

LE RETOUR DES CENDRES.

Sous ce titre, M. E.-M. Lammant vient de publier un fort intéressant volume où il raconte, avec émotion, à la suite de quel les discussions et dans quelles circonstances le corps de Napoléon Ier fut ramené de Sainte-Hélène à Paris. Voici un extrait de ce curieux ouvrage :

Un bateau catalan d'une simplicité rare et de lignes sévères avait été construit à Paris pour desocoude jusqu'à Rouen; malheureusement les constructeurs, MM. Visconti, l'architecte célèbre, et Barke n'avaient sans doute pas songé à la rigueur de la saison qui verrait l'arrivée des cendres à Paris, et, après un examen technique dont le résultat double les inquiétudes de tout le monde, on dut renoncer à l'espoir de s'en servir pour un pareil voyage, et son rôle de barge à vapeur, à vide, le cortège et à amarrer en face des invalides pendant la cérémonie.

Ce bateau, ou plutôt la superstructure que l'on avait édifiée sur l'un des bâtiments de la Compagnie des Dorades, avait 37 mètres de long sur 5 m. 50 de large et 9 m. 50 de haut, non compris les pavillons tricolores sur lesquels étaient inscrites les principales victoires du Général, du premier Consul et de l'Empereur.

Le corps proprement dit de ce bateau était orné d'une galerie avec pilastres surmontés d'angles. A l'avant, un aigle en bois doré, sculpté de 2 mètres de haut sur 3 mètres d'envergure, épousait la forme avant du bateau, qui se prolongeait jusqu'à l'effilement.

Les pilastres étaient au nombre de vingt, séparés entre eux par autant de boucliers portant chacun le nom d'une des plus glorieuses batailles gagnées par Napoléon. Sur l'arrière s'élevait un temple grec, posé sur un socle de 2 m. 50 au-dessus du pont. Ce temple méritait une description détaillée :

Douze pilastres, six de chaque côté, en désignant le socle carré, couronné d'une corniche ornée à ses angles d'aigles dorés, tenant dans leurs serres des guirlandes d'immortelles liées par des rubans de satin violet entre chaque entre-colonnade et des pilastres, des guirlandes et des couronnes d'immortelles en constitution l'ensemble.

A l'entrée de ce temple, quatre cariatides dorées semblaient en garder le seuil; tout au tour intérieur seize candélabres de bronze ciselé et doré brûlaient l'éclair. Ce temple d'un aspect vraiment imposant avait en proportions 16 mètres de long sur 8 mètres de haut. Une mécanique spéciale permettait de le lever et de l'abaisser en passant sous les ponts. Ses tapis, son tablier, les draperies étaient, comme dans toutes les décorations précédentes, de couleur violette, deuil royal et impérial, et semés d'abeilles d'or. De chaque côté de la porte deux grands trépièdes antiques brûlaient des flammes vertes. A l'arrière, en surélevé par une galerie basse faite de oroisillons, un buisson touffu de lauriers, — les lauriers toujours verts des gloires posthumes — au centre duquel s'élevaient deux sapins et sept grands pavillons d'or, comme nous l'avons dit, étaient inscrites en lettres d'or les noms des principales victoires.

Le cortège quittant Saint-Denis, continua sa marche sur Paris. L'affluence était énorme, les deux rives de la Seine disparaissaient sous les rangs pressés de spectateurs recueillis. Avant d'arriver à Neuilly, une calèche arrêtée au milieu d'une plaine attira l'attention des voyageurs. Le prince de Joinville, un peu pâle, après avoir regardé avec sa lunette, dit simplement : Messieurs, c'est ma mère ! C'était en effet la reine Amélie, dont le cœur si pur avait voulu envoyer le premier baiser au jeune prince, à l'enfant enfin revenu d'un si longue absence.

Le pont de Courbevoie apparut, un grand aigle d'or aux ailes éployées en bordait le fronton. A côté la statue de Notre-Dame de la Garde, patronne des matelots, marquant sur le rivage la place où le cercueil devait aborder.

Paris, le Paris grandiose des dieux généraux, le Paris qui par son tonne par son attitude et son recueillement à la majesté suprême était là, silencieux, attentif, sentant qu'il fallait laisser à cette âme qui revenait un instant de silence et de repos pour quelle entendit nettement du fond de son lourd sommeil le gémissement doux et narquois de la Seine frôler l'ébène de son cœur.

Les ducs de Nemours et d'Orléans virent rejoindre à Bord-

leurs deux frères. Le maréchal Soult, l'amiral Duperré, virent aussi s'agenouiller et prier. M. Duchâtel, ministre de l'Intérieur vint également — visite de courtoisie.

Le soleil s'était abaissé, tout rouge, comme une large goutte de sang dans un ciel livide. Les flammes vertes des trépièdes antiques, la leur des cierges créaient autour du bateau une atmosphère étrange et le crépuscule pourpré laissait à la nuit qui préparait dans un mystère plein de grandeur et d'émotion quelques choses d'inoubliables, et cette nuit-là vit un fait extraordinaire. Les bivouacs de la grande armée se rétablirent tout à coup, à l'ombre d'un temple grec qui abritait un char triomphal aux proportions gigantesques, en face d'un eau noire et tranquille où semblait sommeiller tout l'escadron. Les vieux, les vétérans, les grenadiers épiques les rouges lanciers, les dragons, les vélites, les Sardes, les Polonais, les Belges français depuis vingt ans, vieillies sous le harnais de la guerre, à l'ombre du drapeau tricolore, officiers, soldats, perclus d'ans, de douleurs ou de vieilles blessures, avaient revêtu leurs glorieux uniformes — surannée déjà — il y en avait de ceux-là qui avaient fait quarante et cinquante lieues à pied. Ils ne voulaient pas, une fois arrivés, quitter ainsi la place où l'Empereur dormait près d'eux, ils refaisaient l'hospitalité que la pitié et la fraternité leur offraient dans les maisons; des feux s'allumèrent et roulés dans l'ancien manteau des jours de bataille, ils se couchèrent comme à Eylau, comme à Zurich, comme à la veille de Waterloo.

Il était quatre cents, mais dans le ciel limpide de cette nuit d'hiver, l'esprit aime à voir, debout, immobiles au port d'arme pour ceux qui étaient tombés pour la patrie et pour les aigles. Ils devaient être là, en effet, les soldats fidèles, jusqu'aux portes du Paradis d'Ossian, formant une allée triomphale au-dessus du cercueil rayonnant.

Le vent d'hiver qui passait par rafales dans les arbres dépouillés, qui ridait la surface de l'eau, faisait un bruit d'étoiles sèches — le bruit des drapeaux claquant dans l'air enlevé des champs de bataille.

L'idole, déchu naguère, était redevenue l'idole. Ce mort abandonné toutes les vies; son despotisme était oublié, sa dureté, personne ne s'en souvenait; ceux qui en avaient souffert n'étaient plus là pour s'en plaindre.

Au milieu de la nuit, deux silhouettes enveloppées dans leur manteau apparurent dans le rayonnement d'un feu. « Qui vive ? » criaient vingt voix, heurteuses de ressusciter pour une minute le passé aboli. Mais deux voix mâles traversèrent les ténèbres, secouant d'un frisson d'émotion les hommes assis devant les feux.

— Officiers d'ordonnance de l'Empereur ! Les hommes se levèrent d'un seul bond, et comme au temps passé, saluèrent les deux officiers qui passèrent.

En effet, c'étaient, revêtus de leurs uniformes des anciens jours, le comte de Montesson, ancien colonel, et le baron Dumoulin qui n'avaient pas quitté l'Empereur pendant toute cette agonie qui s'appelle la campagne de France.

Admis à bord du bateau chapele, ils saluèrent de l'épée le cercueil où dormait celui dont le prestige souvenir attirait comme un aimant, tous ceux qui l'avaient approché.

Puis après arrivèrent les généraux Duchand et Nolins, de Saint-Yon, le lieutenant-général Cabrière, ex ministre vêtu de son uniforme de colonel du 1er léger, à la tête duquel il était fait asseoir à la Haye-Sainte.

Un jour atrocement froid se leva sur la ville qui s'éveilla un peu fiévreuse.

Dans la nuit, au pas lourd de ses seize chevaux, le char est allé s'abriter sous le temple de Courbevoie.

Au loin, on tout proche, dans les rues et carrefours, le rappel bat, rythmique, impérieux et dans les ténèbres légères et traitent encore au ras du sol, les hommes s'alignent avec un froissement d'armes qui remplit le silence d'un bruit belliqueux.

Des appels de clairons, des crépitements de tambour, des ordonnements de chevaux, des commandements brefs qui sonnent, deux octaves plus bas, les roulements du canon sur le ciel glacé font songer aux pires heures, à pires défaites, aux agonies de Thermidor, aux heures héroïques de 1815, à la féroce haine de la Terreur Blanche.

Mais non, ce n'est pas une foule inquiète ou fiévreuse qui roule par les rues, c'est une foule joyeuse, endimanchée, éprise encore de fracas militaires, de pompes glorieuses.

Madame s'est vêtue de sa plus belle toilette : robe de gros de Cordouan capucine, couleur vert à la mode avec la nuance puce ou feuille morte, garnie d'un

très haut volant dentelé profondément, volletterie et manchettes de point serré, tulle, barbote en cachemire blanc, bordé d'un biais en velours épinglé blanc. Bottines de moire gris, chapeau de velours épinglé bleu avec une garniture de marabout. Mouchoir brodé, bouquet.

Monsieur, en capitaine de la garde nationale, un peu ventru potent, marche dans le sillage de Madame qui fait des grâces; il porte, et c'est une carte pour la cour des invalides qu'il possède, l'éventail et les ailes; mais si la carte est pour une tribune de plein vent, Monsieur porte au bout du bras, et sans en rougir, la chaudière où Madame pose sa petite pieds.

Madame est enfin installée sur la terrasse des Tuileries avec trente mille autres favorisées qui ont apporté, qui de quoi boire, qui de quoi manger; les chaudières sont aussi nombreuses, ainsi que ces petites chauffe-mains où l'on mettait de l'eau bouillante. Monsieur, lui, est parti, très martial, le fourreau de son épée lui battant les jambes, il s'en va à la recherche de sa légion, car l'heure de la cérémonie est proche.

Les estrades construites place de la Concorde, sur l'esplanade des Invalides, au long de l'avenue des Champs-Élysées, jusqu'aux chevaux de Marly, regorgent de monde.

La voie triomphale que nous avons décrite, déroule son rang blanc, bordé, liseré de soldats et de gardes nationaux qui continuent avec peine une foule tassée sur dix rangs de profondeur et qui, patiente, malgré l'heure matinale et un froid de quinze degrés, attend la joie promise à ses yeux.

A Neuilly, les choses vont de même, toutes les campagnes voisines de Paris ont jeté leur population sur l'île de Neuilly, sur les bords de la Seine, autour du débarcadère, en face duquel, accolée au quai, la Dorade No. 3 garde encore son précieux dépôt.

Sur la berge, à l'ombre que projette sur l'eau le temple grec, le conseil municipal de Paris, le préfet de police, celui du département de la Seine, les anciens serviteurs de l'Empereur, les officiers civils et militaires de l'ancienne maison, les vétérans qui ont passé la nuit autour des feux d'un bivouac improvisé, les jeunes gens des écoles, jeunesse ardente et généreuse, qui s'est affranchie en 1815, attendant la minute solennelle.

Elle sonne et tombe dans l'Éternité.

Le curé de Courbevoie, assisté de son clerc en deuil, sort d'un abri, croix et eau bénite à ses côtés; il vient jusqu'au bord du fleuve, et une fois de plus, absout l'âme qui revient, après vingt-cinq ans d'exil.

« Labers me, Domine... L'émotion est profonde. Un long frisson secoue la foule silencieuse... Un coup de canon éclate, formidable ! Il éveille les échos, fait naître des sonorités qui se répètent et ne peuvent mourir qu'une nouvelle explosion ne les ramène à nouveau. Les cloches se mettent en branle, leurs voix graves s'élèvent dans le vent qui les porte aux horizons. Les quarante matelots de la « Belle-Poule » saisissent le lourd cercueil posé sur des barres, le compteur d'armes mortuaire le recouvre, et sur son socle d'or, de velours violet semé d'abeilles d'or, la couronne impériale rayonne, hallicinante.

Tête nue, le prince de Joinville commande la manœuvre....

SAGE ÉCONOMIE.

C'est dans un numéro du magazine londonien, le "Strand", que nous avons découvert la lettre suivante, qui paraît être authentique, car elle est rédigée en anglais, dans une orthographe naïve qu'on ne saurait guère inventer. Elle est adressée à un fabricant de bicyclettes de New York par un brave fermier du Kansas.

« Mes chers messieurs, écrit celui-ci, ma ferme est près de Hamilton, dans le Kansas, et moi j'ai déjà cinquante sept ans, mais je suis assez sportif. Mon neveu, à Indiana, il m'est payé une nouvelle bicyclette, alors il m'a donné sa vieille, et j'ai appris à monter dessus. C'est amusant des tas, mais ma bicyclette me secoue sur. Et il est venu un ami, hier, qui a une bicyclette avec des roues en caoutchouc creux remplies avec du vent. Il m'a laissé l'essayer, c'est étonnant ! La machine, elle a des roues tout en fer. Est-ce que vous vendez le caoutchouc tout creux, ou bien faut-il que je fasse le creux moi-même ? Et comment est-ce que vous rejoignez les deux bouts quand le trou est fait ? Si votre caoutchouc est déjà tout creux quand il arrive, est-ce que ça serait moins cher de l'acheter vide et de le remplir soi-même ? Car ici, dans le Kansas, je peux me procurer tout le vent qu'il faut sans payer. »

Telle est la lettre du fermier du Kansas. Elle méritait de passer à la postérité.



Napoléon et Joséphine---Leur dernier et touchant entretien à la Malmaison.

LES Derniers Jours DE LA Malmaison.

La Malmaison appartient depuis quelques semaines à l'Etat. M. Ouiris, qui l'acquiert il y a huit ans, en a fait don au pays, voulant que ces lieux où le Premier Consul vécut de glorieuses journées, fussent désormais propriété nationale. Un crédit de 25.000 francs sera proposé bientôt au Parlement et l'installation va commencer. Le peuple aura pour ses beaux dimanches, un château de plus.

La restauration de ce domaine, sortit à ce sujet le "Temps", tout récemment achevée, fut difficile, mais son propriétaire remit à l'administration des Beaux-Arts un vrai chef-d'œuvre de reconstruction. Que de maîtres différends avaient passé par là, sans remonter très haut, depuis les Allemands qui transformèrent en campement cette demeure de Bonaparte, jusqu'au fameux Rosenberg qui la convertit en garde-mebles ! M. Ouiris dépensa, pour cette tâche ardue, beaucoup de zèle et beaucoup d'argent. Il possède, il est vrai, ceci et cela en abondance.

L'histoire de la Malmaison, depuis l'épopée napoléonienne, n'est donc pas sans intérêt. Nous allons voir ce qu'il était advenu de la célèbre maison et de son parc, ce qu'il était resté des vestiges d'antiquités parmi les bouleversements qui l'assailirent. Un siècle ! C'est à dire des révolutions, des batailles, des régimes divers, et surtout l'esprit nouveau qui, après chaque tempête, balaye les souvenirs du passé. Que pouvait-il subsister de Joséphine, d'Hor-tense, de ces jolies femmes un peu folles que n'avait pas assés le choc terrible de 93, et de leur cour éducatrice ? Etait-ce la demeure hanale où tant d'hôtes successifs ont, en passant, effacé chacun l'impression du dernier occupant, ou quelque chose du passé, de grâce un peu triste parce qu'il y eut Joséphine, et de légende épique parce qu'il y eut Bonaparte, y flottait-il encore ?

La grille était close, le château désert. Et, lorsque nous entrâmes, il nous parut que Bonaparte et Joséphine avaient, tout à l'heure peut-être, passé par là.

M. Ouiris m'avait conté comment il acheta ce domaine.

« Un jour, me dit-il, certain peintre de mes amis m'entraîna pour déjeuner dans une guinguette de Boulogne. Des affiches attirèrent mon regard : on allait vendre la Malmaison cet après-midi même. La curiosité m'entraînant, et aussi le désir qui subitement m'était venu de savoir s'il était possible, ces restes d'un passé de gloire, je me rendis à la vente, je posai les enchères, et, par ma seule présence, atteignirent aussitôt un chiffre respectable, et la Malmaison me fut adjugée.

« La maison était presque en ruines. Des arbustes avaient grandi au travers des plafonds effondrés, et les murailles montaient de vastes trous béants. Eas un instant, je ne songai que ce domaine pût rester en ma possession. Je ne suis pas bonapartiste et j'estime que ces

souvenirs nationaux doivent appartenir à la nation même. Il y a huit années de cela. J'ai conduit la restauration de l'immeuble et de la paro en m'entourant des conseils les plus autorisés, ne m'arrêtant ni aux objections des uns, ni à l'hostilité des autres, et mon œuvre est finie. Ce n'est pas, à vrai dire, le château de Napoléon empereur; c'est la maison du Premier Consul de la première république française; la troisième république, qui pouvait, sans autre crainte, le me semble, l'accepter et l'offrir aux Français. »

Dans le château est aujourd'hui tel qu'il était alors. On y accède par une allée de platanes qui mène de la grande route de Paris à la grille, et qui déjà appartient à l'histoire. C'est là que les cavaliers de Bonaparte, ayant escorté le général jusqu'à la demeure de son épouse, faisaient halte et bivouaquaient en chantant la "Marseillaise". La grille est intacte et la cour d'honneur, qu'entourent des massifs fleuris — les roses de la Malmaison y mettaient, hier, leurs teintes délicates — semble attendre les maîtres qui, ce soir, vont apparaître.

Dès le rez-de-chaussée, l'atmosphère est d'hiver et cent ans. Les peintures discrètement retouchées, les plafonds aux guirlandes de couleurs tendres, les panoplies aux armes consulaires, d'ailleurs à merveille; voici le vestibule, et à droite le salon de Joséphine, la salle de billard, à gauche la salle des Maréchaux, où se tiennent les conseils privés, et la bibliothèque tapissée d'une haute et large boiserie à colonnes de cèdre massif. En cette pièce surtout le décor est intact, et voilà tous les portraits que Bonaparte y fit peindre, qui lui rappelaient ses auteurs favoris d'Homère à Ossian. Pas un meuble encore. C'est l'œuvre de demain que l'Etat doit accomplir, car il s'agit de compléter ce cadre par un ameublement si non d'authenticité rigoureuse en tous ses détails, du moins habilement emprunté à l'époque.

Un premier étage, deux grands pièces que l'invasion prussienne avait fort abîmées devaient salles de musées pour les collections particulières. Mais les trois chambres qui occupent l'aile droite n'ont pas changé; la chambre à coucher de Bonaparte, enfermée entre la chambre et le cabinet de toilette de Joséphine. C'est là que l'impératrice légitime mourut, et la place de son lit est encore aperçue... Oui, tous ces souvenirs sont d'hier. Et nulle part l'évocation de cette figure charmante n'est plus facile et plus saisissante.

Derrière le château, le parc. Jadis ce domaine comprenait trois cent dix-huit hectares, et la pelouse où tant de jolies femmes prenaient leurs ébats, où Napoléon jouait à collation-millard, avait deux kilomètres. Dès la mort de Joséphine, le morcellement commença, si bien qu'aujourd'hui sept hectares seulement se rattachent au château. La Malmaison s'étendait jusqu'au sommet de la colline, englobait presque tout Rouil et les bois de Saint-Ouen, montant jusqu'à Marly; les terres, à une lieue à la ronde, avaient été acquises par Joséphine. Elle avait un incessant besoin d'agrandir son domaine. La Malmaison n'était qu'une propriété modeste lorsqu'elle l'acheta, en 1793, 164.000 francs. Bientôt Lenoir et Berthault troncèrent ses pelouses et son parc; des ruisseaux coururent sous les arbres, arrosant bergeries, chaumières, kiosques et temples d'amour. Percier et Fontaine embellirent

le château, puis ajointèrent les deux ailes latérales. Une vraie cour s'y installa....

Le temps a remis, de sa dure secousse, toutes choses en place, et les proportions d'avant 96 sont à présent retrouvées. Quel sujet à rêveries ! On montrera sans doute aux visiteurs l'allée discrète qui conduit à la grille latérale donnant sur un petit chemin; c'est par là que Napoléon vint, le cœur angoissé, partir vers le navire anglais où son lieutenant exilait à commencer. Il est vrai que des lauriers bordent encore cette étroite avenue, mais nulle main ne les coopera.

L'ART THIBETAÏN.

L'entrée des Anglais à Lhasa, en dehors de ses conséquences politiques, va avoir pour résultat de nous faire connaître l'art original des Thibétains, dont nous n'avions eu jusqu'ici que des échantillons fort rares. Depuis le célèbre Ruybroeck qui visita Lhasa au temps de Saint Louis, les explorateurs, d'ailleurs peu nombreux, qui parvinrent jusqu'à la capitale des lamas, n'avaient guère eu le loisir de s'occuper des arts du Thibet.

On sait pourtant, par quelques œuvres parvenues en Europe, que le Thibet, et sa ville sainte en particulier, possède des arts sans d'une prodigieuse habileté. Ces arts, qui se servent encore des forges et des procédés les plus primitifs, travaillent les mêmes matières, de père en fils, depuis les temps les plus reculés, la division des Thibétains en castes n'ayant fait que consolider le penchant naturel des Asiatiques à la stabilité.

Nous ne saurions pas les arts de demain que l'Etat doit accomplir, car il s'agit de compléter ce cadre par un ameublement si non d'authenticité rigoureuse en tous ses détails, du moins habilement emprunté à l'époque.

Un premier étage, deux grands pièces que l'invasion prussienne avait fort abîmées devaient salles de musées pour les collections particulières. Mais les trois chambres qui occupent l'aile droite n'ont pas changé; la chambre à coucher de Bonaparte, enfermée entre la chambre et le cabinet de toilette de Joséphine. C'est là que l'impératrice légitime mourut, et la place de son lit est encore aperçue... Oui, tous ces souvenirs sont d'hier. Et nulle part l'évocation de cette figure charmante n'est plus facile et plus saisissante.

Derrière le château, le parc. Jadis ce domaine comprenait trois cent dix-huit hectares, et la pelouse où tant de jolies femmes prenaient leurs ébats, où Napoléon jouait à collation-millard, avait deux kilomètres. Dès la mort de Joséphine, le morcellement commença, si bien qu'aujourd'hui sept hectares seulement se rattachent au château. La Malmaison s'étendait jusqu'au sommet de la colline, englobait presque tout Rouil et les bois de Saint-Ouen, montant jusqu'à Marly; les terres, à une lieue à la ronde, avaient été acquises par Joséphine. Elle avait un incessant besoin d'agrandir son domaine. La Malmaison n'était qu'une propriété modeste lorsqu'elle l'acheta, en 1793, 164.000 francs. Bientôt Lenoir et Berthault troncèrent ses pelouses et son parc; des ruisseaux coururent sous les arbres, arrosant bergeries, chaumières, kiosques et temples d'amour. Percier et Fontaine embellirent

le château, puis ajointèrent les deux ailes latérales. Une vraie cour s'y installa....

Le temps a remis, de sa dure secousse, toutes choses en place, et les proportions d'avant 96 sont à présent retrouvées. Quel sujet à rêveries ! On montrera sans doute aux visiteurs l'allée discrète qui conduit à la grille latérale donnant sur un petit chemin; c'est par là que Napoléon vint, le cœur angoissé, partir vers le navire anglais où son lieutenant exilait à commencer. Il est vrai que des lauriers bordent encore cette étroite avenue, mais nulle main ne les coopera.

L'entrée des Anglais à Lhasa, en dehors de ses conséquences politiques, va avoir pour résultat de nous faire connaître l'art original des Thibétains, dont nous n'avions eu jusqu'ici que des échantillons fort rares. Depuis le célèbre Ruybroeck qui visita Lhasa au temps de Saint Louis, les explorateurs, d'ailleurs peu nombreux, qui parvinrent jusqu'à la capitale des lamas, n'avaient guère eu le loisir de s'occuper des arts du Thibet.

On sait pourtant, par quelques œuvres parvenues en Europe, que le Thibet, et sa ville sainte en particulier, possède des arts sans d'une prodigieuse habileté. Ces arts, qui se servent encore des forges et des procédés les plus primitifs, travaillent les mêmes matières, de père en fils, depuis les temps les plus reculés, la division des Thibétains en castes n'ayant fait que consolider le penchant naturel des Asiatiques à la stabilité.

DEPECHEs Télégraphiques

Hostilités suspendues.

Le général Kourouptkine, sur le champ de bataille, 14 septembre, via Fusan, Corée, 17 septembre.—Le front de l'armée japonaise est maintenant à quelques milles au nord de Liao Yang, à mi-chemin environ de Moukden, et fait face aux lignes d'avant-postes du général Kourouptkine.

Le Gén. Kourouptkine a l'intention de transférer son quartier-général à Harbin. Les deux armées sont satisfaites de suspendre les hostilités pour un temps. Elles sont apparemment épuisées depuis la bataille de Liao Yang.

Nombreaux passagers.

Queenstown, 17 septembre.—Le vapeur Baltic de la ligne White Star qui est parti pour New York aujourd'hui a pris 3350 passagers. C'est le plus grand nombre qui ait jamais été pris par un navire dans un port anglais.

Neuf cent cinquante se sont embarqués, et faute de place on a dû refuser de prendre environ cent passagers d'entrepont.

L'exercice du tir.

Washington, 17 septembre.—Le contre-amiral Goodrich, qui est à San Francisco, a été enjoint de détacher un navire de guerre de son escadre quand il partira pour Magdalen Bay, pour prendre part à l'exercice du tir en automne.

Le navire détaché restera dans le voisinage de San Francisco pour faire observer la neutralité dans le cas où des vaisseaux russes ou japonais entreraient dans le port.

Le Wyoming aussi a reçu l'ordre de rester à Bremerton dans le même but.

Le ministère n'est pas officiellement prévenu que d'autres croiseurs russes soient en route pour la côte du Pacifique, mais comme des rumeurs circulent à cet effet autour de San Francisco il a été jugé prudent de se tenir prêt à toute éventualité.

Joseph Jefferson.

New York, 18 septembre.—Les préparatifs pour la tournée d'automne du vieil acteur Joseph Jefferson, ont été abandonnés, et tous ses engagements de la saison sont annulés, d'après le "Herald".

M. Jefferson a eu récemment une attaque d'indigestion à Buzzards Bay qui a causé quelque inquiétude en raison de son âge avancé. Il s'est cependant promptement rétabli, mais après une consultation avec ses médecins il a été décidé qu'il renoncera à ses plans pour la saison et restera à sa résidence d'été jusqu'à son départ pour la Floride.

Visiteurs du président Roosevelt.

Oyster Bay, L. I., 17 septembre.—Trois visiteurs ont été reçus à Sagamore Hill aujourd'hui par le président Roosevelt : Delavan Smith, éditeur de l'"Indianapolis News", H. W. Tabor, de New York, et George Ade, l'auteur de plusieurs pièces de théâtre.

Un mot de Napoléon III.

Quiconque a visité le champ de bataille de Waterloo ou depuis quelques semaines, s'élève le monument français de la Sabretache, a été en butte aux objections d'enfants cherchant à vendre aux touristes de menus objets, surtout des boutons d'uniforme des grenadiers de la garde impériale, trouvés, racontait les petits vendeurs, en labourant la plaine. Or on vient de découvrir que ces boutons sont fabriqués en Belgique et que, depuis soixante ans, il en a été débité plus de cinq millions !

Cela rappelle un bien joli mot de Napoléon III, à Plombières. Chaque fois que l'Empereur visitait les foibles entreprises pour découvrir les restes des thermes gallo romains, on découvrait juste à ce moment, un objet de valeur. Napoléon III admirait, de son sourire énigmatique. Enfin, un jour se tournant vers le directeur des fouilles, il lui dit simplement : « Je regrette fort, mon sieur, de venir si souvent vous déranger, car toutes les antiquités que l'on découvre, en ma présence, doivent vous coûter cher.... »